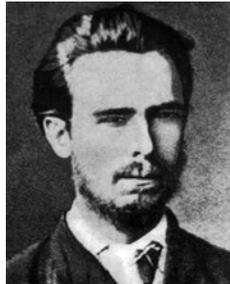


Dissection expresse et chrestomathie minute de Lorenzo Vero

La poésophie comme ennui certain et passe-temps subjectif

Matériau antiphile réalisé par un antiphile de Corse

Les notes ne font pas partie du texte d'origine,
elles ont été rajoutées lors de sa diffusion
mondiale (hors île de Corse)



(portrait d'un contemporain de Lorenzo Vero)

À Ajaccio¹, sur la façade d'un immeuble bordant les quais du porc Tino Rossi², se trouve une petite plaque notifiant la maison natale d'un certain Lorenzo Vero, 1865-1890, gratifié de la qualité de philosophe. L'indication semble incongrue tant ce qui l'environne est *a*-philosophique au possible (à considérer que la *philosophie* soit quelque chose d'*a*-commerciale) : navires géants de croisiéristes en surpoids, bars moches pavoisés de têtes de Maures décapitées³ et colifichets *nustrale*⁴ débiles. Un philosophe mort à 25 ans emballe l'imaginaire et chercher une hasardeuse et mal définie sagesse est bien l'activité la plus inutile de l'hominine⁵, mais cette frivolité reste une occupation non contrôlable car intellectuellement naturelle : penser est le mal/drame de l'hominine. En regardant cette plaque, mon regard s'est instinctivement porté au loin, derrière les barres d'immeubles des Cannes et des Salines⁶, par-delà les grues des nouveaux quartiers en construction du corsumérisme carabiné, vers l'orangé du Monte Gozzi et les belles crêtes enneigées du Monte Rotondo⁷. Moi aussi je ne peux m'empêcher de penser, surtout lorsque je m'ennuie. Un philosophe inconnu, au fatum prématurément stoppé, voilà de quoi occuper une journée.

Google n'est pas prolix et Wikipedia reste aux abonnés absents. Bons signes. À la divine bibliothèque Sampiero⁸, "Vero" fournit trois occurrences : un texte philosophique intitulé *La jeunesse contemporaine* (1890), un recueil de poésies du nom de *Premières et Dernières* (1893) et un numéro spécial de l'inévitable *Corse Historique* (1967). Conformément au fonctionnement erratique de la structure, leur consultation n'est pas possible avant une date indéterminée... Las, je remplie néanmoins une demande digne d'un parcours du combattant et file aux Archives départementales.

1 aka Ajaccio, la pseudo-cité impériale de l'île de Corse.

2 Une version satirique en langue corse, détournée et coquine, du célèbre *Petit papa Noël* de Tino Rossi s'intitule *Natale porcu*, d'où le jeu de mots port-porc.

3 aka *a bandera*, drapeau national corse.

4 *nustrale* = autochtone en langue nustrale.

5 hominine = la lignée humaine des primates.

6 Quartiers populaires ajacciens des sixties.

7 Le Gozzi est un grand rocher-falaise proche d'Ajaccio ; le Rotondo est situé plus loin, sur l'arête montagneuse séparant le Nord du Sud de la Corse.

8 Bibliothèque municipale d'Ajaccio portant le nom de Sampiero Corso, mercenaire corse du XVI^{ème} siècle. Un lieu unique, totalement foutraque, où l'on peut trouver un *Thesaurum Hyeroglyphicorum* coincé entre un bottin téléphonique et un Marc Lévy.

Cet endroit des Archives m'est familier ; je sais, pour y avoir traqué l'ombre poilue de Filareto Kavernido⁹ et celle évanescence de F. Merdjanov, que l'on n'y trouve pas forcément ce que l'on cherche mais que l'on finit toujours, malgré tout, par se rassasier de quelques rencontres de papier. Je réveille le petit personnel assoupi ; un fonctionnaire d'élite affichant une fatigue endémique allume son ordinateur et tape laborieusement ce que j'imagine être "V", puis "E", puis "R", puis "O"... Et, « Rien ! » qu'il me dit. Rien ? Connaissant le loustic, je le soupçonne immédiatement d'impéritie et je sais que lui faire les yeux doux le laisse de marbre. Je tente malgré tout un battement de cils déçus. Rien. Heureusement, les antiques fiches papier restent accessibles et, un brin de jugeote plus tard, le "rien" du préposé aux recherches se transforme en "mieux que rien" et "presque quelque chose".

Dans les faits, pas grand-chose. Une édition très incomplète de *Premières et Dernières* me laisse sur ma faim (il manque une centaine de pages) ; c'est un ouvrage posthume réalisé par souscription, ce qui semble signifier que Lorenzo avait quand même un poil de notoriété. En outre, découvrir que Léon Daudet¹⁰ est l'auteur de la courte et peu informative introduction refroidit mon ardeur. Quelques revues insulaires louent le poète précoce et l'apprenti philosophe, sans pour autant fournir beaucoup de matière à digérer ; elles déplorent surtout son manque de "corsisme", la forme semblant les intéresser plus que le fond. La reproduction d'une photo de 3/4 montre un jeune homme très brun, les cheveux ras et la barbe courte ; le regard (sombre) dans le vague. Finalement, ce Lorenzo Vero semble bien banal et je lâche l'affaire. L'ennui reprend ses droits.

C'était sans compter sur l'inhabituelle réactivité de la bibliothèque Sampiero : « Vos documents sont prêts. » Un mois avait passé et Lorenzo Vero m'était sorti de l'esprit car j'avais l'habitude des *viòttuli senza sboccu*¹¹ insulaires. Direction la salle de lecture pour une séance imprévue où je découvre mes trois documents m'attendant sagement ; dans des états divers mais complets.

Lorenzo Vero naît donc à Aiacciu le 25 mai 1865 et il y meurt le 11 novembre 1890 d'un mal de poitrine peut-être aggravé par une chute accidentelle. Pas de suicide nihiliste tel que possiblement subodoré en voyant les dates de sa vie éphémère ; après tout, le suicide n'est pas forcément quelque chose d'indispensable. Sa scolarité se fait au lycée Fesch de la ville, puis, comme boursier d'État, à Louis-le-Grand à Paris de 1884 à 1886 où il étudie l'inutilité, à savoir la philosophie et la rhétorique. Il prépare l'entrée à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm mais il est refusé au concours car sa pensée serait trop "originale" pour la classique institution ; voilà qui est plus intéressant mais peu clair. Quelle est cette "originalité" qui est peut être "déviance" ? Il profite de sa présence parisienne pour caser quelques proses dans les périodiques pour littérateurs *Art et critique* et *La revue indépendante*. Ainsi de *Apologie de l'amour* qui conte par le menu les dégâts de la passion, le désastre d'une rupture et l'illusion de l'amour (thèmes que l'on retrouvera dans les parties mièvres de sa poésie), avec comme mal-remède un poly-amour détaché sentimentalement... Certainement le souvenir d'un récent plaquage auquel il faut donner la juste mesure du philosophe désinvolte. *Le Conte en Prose* narre justement les aventures (modérées) et les déboires (relatifs) d'un héros-poète métaphysicien rencontrant une Marguerite faustienne. Enfin *La Baie de Portiglio* relate une oursinade¹², prétexte à une mini-ethnologie corse. Toute cette encre dispersée fleure bon l'autobiographie et, outre Lorenzo lui-même, l'on devine que les personnages sont directement inspirés de son adolescence et des premiers émois avec la cousine bidule ou le premier dialogue mâle avec tonton machin. De la littérature pratique en quelque sorte, mais bien laborieuse.

Louis-le-Grand est le carrefour de tout ce que la France compte de futures élites en herbe ; Lorenzo y croise en conséquence ceux qui accapareront les arts et lettres du demi-

9 Filareto Kavernido (en fait Heinrich Goldberg) est un nietzschéo-nudiste allemand qui vécut en communauté à Aiacciu à la fin des années 1920. Voir F. Merdjanov, *L'équation corse à la lumière de l'inconnue macédonienne* et *Conversation à la mode de Han Ryner* ; ainsi que F. M. Djanov, *Rêve-olte dans la révolution*.

10 Léon Daudet (1867-1942), le fils d'Alphonse, est connu pour son natio-royalisme antisémite.

11 Expression composée à partir du corse et signifiant littéralement "sentiers sans issue" ; expression elle-même visiblement inspirée de l'allemand *holzwege* ("sentiers forestiers"), mot devenu un néologisme philo-heideggerien signifiant "chemins qui ne mènent nulle part".

12 Activité spéciste hivernale typiquement ajaccienne.

siècle à venir. En vrac : Paul Claudel (écrivain), Léon Daudet (pamphlétaire réactionnaire, il évoquera Vero dans *Paris vécu*, 1929/30), Victor Bérard (helléniste), Marcel Schwob (poète), Jean Coquelin (acteur) et une poignée de ploucs comme lui qui ne laisseront de traces que dans les organigrammes de l'administration provinciale. Certains, comme Daudet, flirtent avec la politique ; Lorenzo semble s'en contre-fiche et on ne lui connaît qu'un texte retrouvé dans ses papiers évoquant une exaltation républicaine juvénile qu'il convient certainement de rapprocher d'une forme bâtarde d'onanisme. Ses trucs à lui sont plutôt cette oralité posée sur papier qu'on appelle "poésie" et la prise de tronche qu'on traite de "philosophie". Pour l'anecdote, à la mort de Victor Hugo en 1885, il porte la couronne mortuaire offerte par son lycée.

Lorenzo est avant tout un boulimique de lectures, une manière toute à fait honorable d'occuper un ennui quotidien. Il récite volontiers Baudelaire, Goethe, Schiller ; Lamartine et Dante sont appréciés ; il emprunte à Leopardi, Musset et Hugo mais ses goûts vont à Alfred de Vigny et à Leconte de L'Isle auquel il envoie ses créations et qui lui répond de persévérer (une manière polie de dire que ce n'est pas génial). En musique il préfère Verdi à Wagner. Ce que Lorenzo prend en compte c'est la dimension et la portée philosophiques de ces poésies, mais il ne se veut pas disciple ; du moins le déclare-t-il. Se voulant *et* théoricien *et* critique, il épingle ceux qu'il considère comme de simples penseurs qui ne vont pas jusqu'à être philosophes (tels que Goethe, Byron, Shelley, Leopardi ; excusons-le du peu).

Malgré ses ambitions, les poésies de Lorenzo ne cassent pas des briques et le recueil posthume *Premières et Dernières* ne les met pas en valeur, c'est le moins que l'on puisse dire. L'édition semble avoir été faite à la va-vite et comporte même des attributions abusives (trois sonnets de Hugo, en ouverture !, recopiés par Vero, retrouvés dans ses papiers et portés à son crédit) ; l'ensemble prenant les allures d'un fourre-tout sans véritable choix. Les abstractions sont nombreuses, accentuées de majuscules (Illusion, Néant, Réel, Éternité, Spleen, Pureté... etc.) ; peut-être pour en renforcer l'état d'illusion, l'artificialité de leur(s) sens ou montrer le sérieux (la maturité ?) de l'ensemble ? Posture arriviste ou sincérité naïve ? Avant de rejoindre les bras de l'éternelle Éternité, Vero avait eu le temps de rédiger une forte préface en janvier 1888 et qui ouvre le recueil. Voyons la chose.

Lorenzo y développe une approche philosophale de la poésie, définie comme esthétique : « Que l'on considère, d'ailleurs, le véritable sens du mot esthétique *aïsthanomai* (sentir, comprendre). Sentir, cela réclame le corps ; comprendre, l'âme : deux choses, au fond, inséparables. Sentir et comprendre, cela réclame l'être humain tout entier, et surtout, dans l'être humain, ce qu'il y a d'essentiel et de principal, l'intelligence. [...] Loin d'établir une sorte d'antipathie entre la sensation et la réflexion, nous devons, au contraire, établir des rapports de convenance. L'une représente le domaine de la spontanéité naturelle, l'autre celui de la liberté réfléchie ; car, tout à la fois, l'art est œuvre de volonté libre, de réflexion, et aussi d'intuition et de mouvement spontané. » La poésie devient « instrument d'investigation psychologique », la philosophie étant « outil de dissection ». Le poète, au lieu d'être le produit/jouet d'une muse extraterrestre, « est un composé de sang, de chair et de moelles, d'instincts, de passions et de sentiment : il est cœur tout autant que cerveau, avant d'être cerveau. » Il est Moi.

Moi ? Enfin, Lui... Oui, Vero flirte avec une forme d'individualisme dont il tente de définir les contours mais sans arriver à en toucher les bords. Le jeune étudiant ne connaît pas Max Stirner, le chantre du Moi d'outre-Rhin, dont les écrits n'ont pas encore été traduits en langue française.¹³ Vero semble avoir tâtonné dans le noir et manqué d'une lanterne diogénienne. « Avant toute dissection ou pulvérisation, il faut qu'un corps, qu'une matière existe, susceptible d'être disséquée ou pulvérisée. Avant la réflexion et l'analyse, il faut un objet sur lequel s'exerce l'esprit, sinon c'est se condamner à tourner dans le vide. Et, pour nous, quel peut être cet objet, sinon nous-même, notre Moi ? Et qu'on ne nous objecte pas que le Moi s'apparaît à lui-même, qu'il s'ignore dans son essence ; en ce cas, il serait le phénomène, et ainsi indéfiniment, dans le vague et l'obscurité, sans raison pour que l'on s'arrête. Le phénomène, ce qui passe, suppose un permanent, ce qui dure, à quoi tout se mesure et se compare, et qui soit, par tout se mesure et se compare, et qui soit, par conséquent, la raison de sa réalité propre et de la réalité phénoménale. Et ce permanent

¹³ La première traduction française de *L'Unique et sa propriété* (1844) date de 1899.

c'est le Moi. Il existe donc un Moi, chose concrète, vivante, humaine ; il y a donc une étude du Moi possible, une *Recherche intérieure*¹⁴ ; et c'est la poésie qui, nous l'avons démontré, l'accomplit. » Dans la découverte de sa *camera obscura*, Vero circonscrit sa recherche à ce qu'il a en fait déjà trouvé : la poésie, ou plutôt *les* poésies qui en sont l'expression. Les poésies « ce sont de ces légers temps d'arrêt dans le flux de la vie et des idées. Elles ne sont ni morales ni immorales ; elles sont plutôt, si l'on peut ainsi parler, *amorales*. Sans but réel ou apparent. » S'il avait dépassé cette forme, Vero aurait ouvert la porte du véritable individualisme, passant ainsi d'un amoralisme esthétique à un amoralisme pratique. « Mon existence, Mon être, ce que je suis Moi-même. »¹⁵

Pourtant Vero s'obstine ; il tourne et vire, cherche, palpe et sonde. « L'homme s'étudie. Il analyse ses intuitions, il s'efforce de leur donner ce degré de clarté, de distinction que réclamait le philosophe. Et cela, naturellement. Puis, la réflexion aidant, il considère que en vérité, cela est chose nécessaire et belle, et que, indépendamment du monde extérieur, il y a en lui tout un monde de sentiments, d'habitudes et de pensées, qui l'intéressent au plus haut point. La conception philosophique confirme l'action spontanée. »

La lecture de *La jeunesse contemporaine* permet d'aller un peu plus loin et Vero se montre plus précis (on y retrouve l'essentiel de la préface à *Premières et Dernières* dont la rédaction semble avoir été faite en piochant directement dans le pensum ; les deux textes étant de toute façon rédigés en 1888). Un avantage, c'est court à lire.¹⁶

Le texte est conçu comme une réaction à ce qu'écrivent habituellement les journalistes, éditorialistes et autres écrivains (souvent vieux) sur la jeunesse de leur époque ; Lorenzo se posant comme représentant de cette jeunesse à travers lui-même. Il est à vrai dire difficile de savoir le but réel de notre héraut et c'est certainement l'impatience d'exister qui guide sa plume. Pas de fracas, ni de diatribe incendiaire, son entrée en matière est douce et polie : « Je voudrais, aujourd'hui, à mon tour, parler en toute franchise, et suivant un plan très simple, de cette jeunesse dont je fais partie et qui est source de tant d'inquiétudes. Voici. » Et voici donc une déclinaison en trois parties thématiques : religion, philosophie, poésie ; comme dans une dissertation.

« La Nature, en nous créant, a donné à notre sang un courant religieux. [...] Développez, maintenant, cette idée première, poussez-la jusqu'à ses extrêmes et logiques conséquences, et vous aboutirez à ce résultat : que le culte extérieur et visible n'est rien ; pis encore : qu'il n'est qu'une pure comédie ; que le véritable temple c'est l'Âme, et que la vraie religion est un acte d'intérieure et mystique adoration. » Bon, on pouvait s'attendre à pire de la part d'un baptisé ; des religions, Lorenzo n'extrait que l'Esprit, non pas saint, mais celui que chacun porte en lui et qui se suffit à lui-même. Pas de temples, mais la Nature elle-même ; pas de prêtres, mais l'hominine lui-même : la religion est vue comme une exploration intime plus ou moins mystique.

Si sa "religion" est instinctive et de "culte" intérieur, ce n'est pas le cas de sa philosophie qui est apprentissage progressif et expérience de nature indépendante prenant la forme d'une auto-éducation. Notre Lorenzo serait-il, tel Hayy ben Yaqzân, un philosophe autodidacte ?¹⁷ Et voilà la définition qu'il donne de la philosophie : « Elle ne reconnaît qu'une seule méthode, la divine méthode naturelle que devina l'initiateur de la Pensée moderne, Léonard de Vinci, la détermination parfaite des parties en raison du tout à réaliser, une méthode souverainement synthétique et créatrice, ayant pour norme absolue la grâce, la proportion, l'harmonie. » Ok, ok..., la substance mise en forme en quelle que sorte. Cette référence à Léonard, hominine-encyclopédie à lui tout seul, Lorenzo le dit clairement, lui vient de Félix Ravaisson¹⁸ et il confesse même la filiation complète Aristote -

14 Titre d'une des parties de *Premières et Dernières* et effectivement consacrée au Moi, ou du moins à ce qui en tient lieu pour Vero.

15 Max Stirner, *L'Unique et sa propriété*.

16 *La jeunesse contemporaine* est dédié à Leconte de L'Isle ; édité à Paris chez Léon Vanier, Libraire-éditeur, en 1890 et paraissant du vivant de Vero. Le livret compte trente pages.

17 *Le philosophe autodidacte* est un ouvrage du XII^{ème} siècle d'Ibn Tufayl, dans lequel le héros (Hayy) part à la découverte empirique du monde et de lui-même.

18 Félix Ravaisson (1813-1900) développe une philosophie métaphysique marquée par l'art.

Spinoza - Ravaissou, proclamant la supériorité de la métaphysique (considérée comme une théologie artistique) sur la psychologie (vue comme une science). Il adhère à une opposition de principe entre la science et l'art ; le savant étant esclave de ce qu'il étudie par la science qui l'asservit, le poète se libérant par son art. Bon, bon, bon... Comme Hayy et Léonard de Vinci, Aristote a disséqué quelques cadavres pour y trouver anatomiquement leur âme et, à défaut, se tâcher rationnellement du sang de leur corps.¹⁹ Lorenzo a-t-il exercé cette macabre pratique philosophique ? En l'état actuel, c'est une question qui reste à étayer, mais il ne fait nul doute qu'il en a filé la métaphore anatomique considérant que la poésie devait être la religion (aka l'âme) et la philosophie (aka le corps) réunies en un même Être, et pour le découvrir, il faut bien disséquer l'Être. « Avant d'être un artiste, le poète doit être un créateur, ou, si l'on veut, un trouveur. Il n'est pas seulement que pensée pure et abstraite. C'est un composé de sang, de chair et de moelles, d'instincts de passions et de sentiments ; il est cœur tout autant que cerveau, avant d'être cerveau. »

J'ai depuis un certain temps la conviction que tout même à rien et inversement. En méditant sur l'ascendance philosophique de Vero et en cherchant vainement un point d'accroche me poussant à m'y intéresser plus avant, je méditais cet adage : « Trouver, c'est chercher ». J'avais déjà par le passé travaillé sur un rapprochement possible de l'expérience de Hayy ben Yaqzân d'avec celle de Spinoza qui arrivait à être athée tout en prenant Dieu comme point de départ. Dans mes errements, j'avais découvert que l'on pouvait démontrer l'insoluble équation du stirnérisme de Nietzsche grâce à Spinoza²⁰ et que ce dernier pouvait en toute simplicité enculer Hegel sans que cela ait le moindre rapport avec la philosophie (du moins en apparence)²¹ ; toutes choses dont je n'avais pas idée jusque-là. Alors, je pouvais tout aussi bien rattacher le spinozisme de Vero à n'importe quoi, chose que je m'abstiendrai de faire me contentant de considérer l'ensemble toujours moins vaste que le Tout.

L'aveu de sa filiation par Lorenzo montre le côté purement scolaire de sa philosophie ; les thèmes qu'il met en avant, ainsi que les notions qu'il manie, sont clairement issus de ceux employés par Ravaissou. Félix Ravaissou, aujourd'hui bien oublié, a été avant tout un historien de la philosophie et donc un divulgateur/passeur auprès du public français. Il commence justement ses travaux par une *Métaphysique d'Aristote* (1837) puis par une thèse intitulée *L'habitude*, qui apparaît comme un écho à Schopenhauer qu'il a étudié²² ; puis il sera le maître d'Henri Bergson à qui il insufflera cette même idée reprise par Vero d'une vie *artistiquement* vécue.

De cette vision spirituelle et esthétisante du monde, Lorenzo monte son addition : Religion + Philosophie + Poésie = complétude ; la poésie se faisant le « langage des émotions intellectualisées, l'émotion étant déjà, de sa nature, intellectuelle ». Et si l'on peut cacher hypocritement religion et philosophie, il n'en est pas de même de la poésie qui « éclate à travers l'être, par la conduite, les actes, par la parole, et jusque par l'expression du visage, l'attitude et le geste : toutes choses éminemment poétiques et qui sont comme une extériorisation de l'Âme ».

Lorenzo tourne en farandole autour de son triptyque poétique : recherche intérieure, au moyen de la poésie, qui devient étude de l'âme/de l'être ; recherche antérieure, c'est-à-dire étude du passé/de l'histoire ; et recherche extérieure qui représente l'étude de la nature/de l'existant. L'ensemble détermine un Moi, résultat d'une démarche personnelle/individuelle, qui n'est pas le "moi" d'un épanchement/étalage pathétique (aka romantisme) débouchant sur de la rhétorique. Lorenzo prône une nouvelle poésie, qu'il veut totale, détachée du pathos romantique et pratiquée comme une empirique découverte du

19 Dans le *Le philosophe autodidacte*, Hayy n'a pas d'hominines sous la main, il dissèque donc aristotéliennement une gazelle.

20 François Hatot, *Nietzsche avec Stirner. Éléments spinozistes de réponse à une question centenaire*.

21 Jean-Bernard Pouy, *Spinoza encule Hegel*.

22 Voici la définition donnée par Ravaissou de son *habitude* : « Sans doute, tout ce qui change est dans la nature, comme tout ce qui est est dans l'être. Mais seul l'être vivant est une nature distincte, comme seul il est un être. C'est donc dans le principe de la vie que consiste proprement la nature de l'être. » Cette habitude, qui prend une tournure dynamique en vivant, se rapproche ainsi de la notion de volonté/vouloir-vivre de Schopenhauer.

Moi. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres.

Les poésies et la philosophie de Vero restent habitées d'une forme de pessimisme mal défini ; ses doutes et ses insatisfactions le mènent vers une forme de transcendantalisme (il connaît Ralph Waldo Emerson) dominant ses expériences proprement dites et le menant vers les rivages des théories négatives mais sans y aborder. Lecteur de Leopardi, le néant semble l'attirer mais lui faire aussi un peu peur, ce qui est compréhensible. S'est-il, comme les adeptes nihilistes russes du poète italien, retourné brusquement en marchant afin d'entrevoir l'invisible profondeur du Rien ? Vero esquisse un mélange inabouti de subjectivité et de spontanéité où l'hominine n'est pas séparé de la Nature ; on parlera plus tard d'existentialisme et moi, j'emploie, comme F. Merdjanov, celui d'êtr'xistantisme pour dénommer les états multiples de l'Être c'est-à-dire du Moi-Tout.

Dans une lettre du 16 avril 1885 à l'abbé Guelfi, son ancien professeur de philosophie du lycée Fesch, Lorenzo se montre plutôt radical : « Partant des principes de la critique de la raison pure, j'anéantis la raison humaine, je l'enserme dans des bornes qu'elle ne peut franchir, je lui fais sentir son impuissance, son infirmité, son ignorance absolue vis-à-vis des grands problèmes qui agiteront éternellement l'humanité. » Évoquant ce qui le sépare de son correspondant, à savoir « la reconnaissance objective de Dieu », Vero déclare rester « enfermé » dans une sorte d'inquiétude sceptique et farouche, en présence de ce que le poète appelait *l'infinita vanita del tutto* (Leopardi, *A se stesso*). Et de souhaiter une délivrance de son mal par le mal même : « Heureux ceux chez qui le cœur a étouffé la raison ! Concevoir le monde comme une beauté infinie, une harmonie immense, puis sentir, avoir conscience que ce n'est là qu'un rêve de l'esprit, une vaste illusion, voilà pour moi l'éternelle source de douleur :

Arcano è tutto

Fuorché il nostro dolor... (Leopardi, *Ultimo scanto di Saffo*)

Nous ne savons rien, sinon que nous souffrons. C'est là, pour moi, la plus haute et la plus certaine des vérités. [...] Je ne demande pas que tout le monde soit comme moi ; je ne me donne pas pour un exemple de morale, puisque j'en suis toujours à nier la vie pratique, mais aussi je m'exclus, en quelque sorte, de la société. »

Sur sa tombe, au *campu santu di u Canicciu* d'Aiacciu, est gravée cette épitaphe : « La mort c'est la vie ». L'a-t-on écrite pour lui ou l'a-t-il lui-même anticipée ? De Lorenzo Vero, il reste quelques vers qui peuvent être autant d'aphorismes qui, par défaut, peuvent être considérés comme sincères au moment de leur rédaction. Le choix ci-après s'en veut le reflet.

~

Bibliographie identifiée :

- Lorenzo Vero, *La jeunesse contemporaine*, 1890
- Lorenzo Vero, *Premières et Dernières*, 1893
- *Corse Historique*, n°20, 1965 (trois lettres de Lorenzo Vero à l'abbé Guelfi, son ancien prof de philo à Aiacciu)
- *Corse Historique*, n°25, 1967 (numéro entièrement consacré à L.V.)
- *L'Éveil (de la Corse ou d'Ajaccio)*, 11 octobre 1921, 11 novembre 1921, 11 octobre 1924 (ces références apparaissent dans *Corse Historique* n°25 mais elles sont contradictoires ; aucun de ces numéros n'a pu être consulté/trouvé)
- *Corsica*, n°s des 1^{er} et 15 avril, 1^{er} et 15 mai 1909 (reproduction de *La Baie de Portigliu* de L.V.)
- *Corsica*, n°s des 15 juin, 1^{er} juillet et 15 août 1909 (reproduction de *Le Conte en Prose* de L.V.)
- *Courrier de la Corse*, 25 février 1943 (article de Lorenzi de Bradi consacré à L.V. ; non consulté/non trouvé)
- *Kyrm*, n°307, 1990

Premières et Dernières

~

"Rêves épars et pensées diverses"

Le monde entier n'est rien qu'un travestissement,
Et la société n'est qu'une comédie.

"Poèmes de la vie"

Désirs sans fin, voilà la vie.

La vessie "idéale" nous semble une lanterne,
Et nos yeux sont perdus dans le vide éternel.

L'inévitable Ennui domine, accable l'âme...

Adore, aime, jouis, — c'est là ton seul pouvoir.

Comme nous, à Jésus préférez Barrabas.

N'ayez ni foi, ni loi, n'ayez rien qui vous règle,
Exaucez vos désirs et vos ambitions,
Et vautours bien repus, — n'arguez, méprisez l'aigle.

Et bien, quoi ? Rien, parbleu ! c'est ce que j'allais dire.

chant XI, "Poèmes de la vie"

Un siècle, qu'est-il ? Une tombe.
Chaque année à son tour y tombe,
Et puis cette immense hécatombe
S'engouffre de l'Éternité.
En vain notre orgueil se démène ;
C'est le destin, lui seul nous mène.
Ci-gît l'intelligence humaine,
Ci-gît l'humaine vanité.

Se révolter, c'est inutile,
Espérer, c'est chose futile ;
Le malheur chaque jour inutile
Nos plus belles illusions ;
Contenons l'âme qui s'élançe,
Point de zèle ni d'insolence
Et n'opposons que le silence
Aux célestes dérisions.

chant XII, "Poèmes de la vie"

Pour qui regarde en soi, rien ici-bas ne dure ;
Rien n'est calme ni doux, rien n'est vrai, rien n'est beau :
L'homme est composé de sottise et d'ordure ;
Et l'unique désir doit être son tombeau.

C'est la Réalité ; mais notre hypocrisie
A forgé presque un dieu du plus vil animal ;
À l'ordure elle a dit : « Tu seras poésie » ;
À la sottise : « Et toi, le lieu social ».

Elle a dit au tombeau : « Tu seras le mystère » ;
Étant lâches, la mort nous séchera de peur ;
Nous nous cramponnerons aux plaisirs de la terre,
Et ton repos divin, nous le dirons trompeur.

Elle a parlé, c'est fait : immense duperie,
Nous nous sommes construit une société ;
Nous avons inventé l'honneur et la patrie,
L'Idéal, la morale et l'immortalité.
Et vous ne voulez pas, après ça, que l'on rit ?

"La Nature"

L'illusion, sans fin, ici-bas nous promène,
Pareil à des débris qui roulent sous le vent,
Du pôle certitude au pôle phénomène ;
Qui donc nous garantit que l'on marche en avant ?
Nous sommes enfermés dans les replis sans nombre
D'une spirale au cours magique et décevant

"Symphonie de la vie"

Lorsque, lassé de croire et fatigué d'aimer,
L'homme rentre en lui-même, il voit, d'un œil stupide,
Que dans son propre gouffre il vient de s'abîmer.

O vieille illusion, ainsi tu nous promènes,
Nous, dont l'esprit a faim de la réalité,
Dans l'abîme sans fond des apparences vaines !

Jusqu'au jour où, brisant les chaînes du désir,
Dédaignant de chercher et les fins et les causes,
Sûrs que nous ne pourrons en jamais rien saisir,
Nous vouons au mépris la science et les choses.

"La recherche intérieure"

Si j'exècre et je hais, c'est qu'un jour j'ai béni.

Non, je ne suis pas né pour être d'une école,
Je n'ai jamais suivi que mon seul idéal...

Dans ce mystérieux et sublime néant,
Où j'ai vu se dissoudre en parcelles mon être,
J'eusse voulu rester à jamais, sans renaître.
Au réveil, j'ai crié : Vivre, c'est effrayant.

Vivre, c'est posséder la triste conscience,
C'est être homme, aspirant à l'immortalité,
Cherchant le vrai quand fuit toujours la vérité,
Et voulant tout savoir quand vaine est la science.

~